

tout entier dans de l'humide, du salé et du brûlant. Eléna s'affaissa sur la terre. En un clin d'œil, Nil revit la lumière, l'ardeur caniculaire, les pins, Eléna.

Eléna murmura :

— Baise-moi ici...

Et les lèvres de Nil sentirent le petit froid d'une sueur entre les seins d'Eléna, — il respira l'odeur du féminin de toujours, un peu amère, et, chez Eléna, étrangement mêlée de la senteur des scabieuses. L'ardeur des pins et du jour, probablement, fondait en ce petit froid d'entre les seins, qui étaient fermes, jeunes, non point encore dégorgés, mais lisses du téton. Cela, dans la chaleur caniculaire, dans la lumière, au méchant soleil, Nil vit les seins, Nil vit cela. En somme, il n'y avait plus de Nil Nilovitch.

Et alors, Eléna se mit à pleurer bruyamment, se relevant de terre en toute hâte :

— Il ne faut pas... Il ne faut pas... Voyons, tu n'es pas Egor ! Voyons, c'est Egor qui m'apporte du pain et de la viande!... Ne me suis pas maintenant!... Va-t'en!...

Et elle s'éloigna, disparut entre les pins.

Nil Nilovitch était extrêmement ému et découragé : tout ce jour, il resta vautré chez lui, dans le pavillon, tantôt faisant : « hum!... hum!... », tantôt se cachant le visage dans l'oreiller. De tout ce jour, personne ne vint chez lui, à l'exception d'un « bâba » qui lui apporta, vers six heures, heure de l'Europe centrale, un pot de lait. Au crépuscule, Eléna entra chez lui, entra d'un air soucieux, en vieille amie. Nil n'eut pas le temps de se dresser, elle s'assit près de lui, lui baisa doucement le front, resta longtemps silencieuse, — et enfin parla encore de mystères, parla d'Egor Egorovitch, ... demanda à Nil Nilovitch de ne pas la laisser seule cette nuit, de l'attendre dans le bois.

Le soleil se coucha, bassin chauffé à blanc ; la terre, sous la nuit, resta dans la fumée des incendies forestiers ; les ténèbres vinrent, opaques, troubles, comme les vitres dans les greniers : les nuits avaient un aspect dur de pain rassis. Les oiseaux et les grenouilles, en cette année-là, s'étaient tus dès le mois de mai ; solitairement, dans le ravin, hululait le chat-huant, et son cri rendait une odeur de poussière. Nil Nilovitch attendit longtemps Eléna, et elle ne vint pas. A la lisière du bois, l'herbe avait été piétinée, et une main impatiente, probablement exaspérée, avait brisé des scions. Nil comprit qu'Eléna s'était tenue là et qu'elle l'avait attendu. Et, pendant un instant, le bois exhala une robuste senteur de pouliche.

Des branches craquèrent dans le bois, et, droit sur Nil Nilovitch, s'avança Sidor Mérinov. Il s'arrêta, en silence.

— Qu'est-ce que tu as à faire ici ? — demanda Nil Nilovitch.

— Ça, de vous dire, monsieur l'étudiant, que vous alliez dormir, — répliqua sévèrement Sidor.

— Iagorouchka vous commande de ne point vous vadrouiller la nuit.

— Qu'est-ce que cet Egorouchka ?

— Iagor Iagorovitch Kamynine. Et encore, pour exemple, de même, de ne point toucher à Aléna Iagorovna ; Iagor Iagorovitch vous demande, de sa personne, de ne point vous inquiéter d'elle. Que vous auriez besoin de dormir, monsieur l'étudiant...

Et Nil Nilovitch... Nil Nilovitch s'en alla. Mais il marcha d'abord vers la hutte d'Egor Egorovitch : il n'y avait personne là, la porte était ouverte, de la paille s'y dressait, hérissée, comme un déguisé de Noël dans son touloupe mis à l'envers, et la terre, autour de cette habitation, avait été foulée. Alors, Nil Nilovitch entra dans la Commune. Toute la Commune était dans l'obscurité : cependant, dans la grande maison qu'on n'habitait pas, à la lucarne, il aperçut de la lumière, et de là descendait un chant d'église. Nil Nilovitch s'en approcha, et, à ce moment, des personnes sortirent de la grande entrée : par devant, un couple, Egor Egorovitch et Eléna ; par derrière, en tas, Anfoussa, le « castrat », les Mérinov et leurs « bâbas ». Eléna était toute vêtue de blanc, coiffée du voile de mariée. Nil Nilovitch put longuement les guetter. Eléna, Egor Egorovitch, Anfoussa, le « castrat », se dirigèrent vers la hutte d'Egor. Dans la hutte ne restèrent qu'Egor Egorovitch et Eléna ; la porte se ferma ; une lumière apparut et s'éteignit ; le « castrat » et Anfoussa firent plusieurs salutations jusqu'à terre, puis s'éloignèrent. Il sembla à Nil Nilovitch que de la hutte, du silence, retentissait un gémissement : — Nil, d'un grand tour de bras, lança contre la porte une pierre qu'il tenait serrée dans le poing depuis son passage par la Commune, — et, à toute haleine, s'enfuit chez lui.

(A suivre.)

Traduit du russe par MAURICE.

BORIS PILNIAK.